

Objet d'étude : le roman
Voir sur le site « Proust »



Proust définit le pastiche comme « une critique littéraire en action ».
En quoi a-t-il raison ?



Attention de ne pas traiter la caricature.

Éléments de méthode

La difficulté du sujet réside dans sa dimension restrictive. Le pastiche comme « critique littéraire en action » alors que le pastiche est d'abord une critique sociale, une critique politique, (une manière de déjouer la censure par exemple) Mais la citation est de Proust est c'est lui qui en effet, a fait du pastiche une critique littéraire en action.

Le pastiche suppose d'imiter un genre, un style, une personne. Pour déjouer la dimension restrictive du sujet, il suffit de commencer par dire en quoi le pastiche est une critique littéraire en action, puis d'élargir autour du pastiche comme critique sociale, en exploitant également l'œuvre de Proust qui comporte toute une série de personnages quelque peu « pastichés », comme par exemple Mme Verdurin.

L'art du pastiche regroupe trois éléments : le pastiche d'un auteur identifiable, le prétendu pastiche d'un auteur fantôme ou le travestissement littéraire. Il se présente comme une stratégie d'imitation du discours littéraire d'autrui : le travestissement littéraire et l'imitation des *sociolectes déviants* sont ainsi constitutifs du pastiche. Passe-temps très pratiqué dans les salons de l'aristocratie parisienne du XVIII^e siècle, il est lié à la réforme malherbienne qui introduisit une rupture artificielle entre les dernières phases du moyen français et l'émergence du français moderne, medium linguistique du classicisme français. Il était tentant de singer le style d'auteurs qui appartenaient tout au plus à la génération des grands-parents des écrivains classiques. C'est donc fort justement que Proust définit le pastiche comme « *une critique littéraire en action* ». S'il est le proche cousin de la parodie, il en diffère précisément par une moindre férocité. Il a d'abord vocation à faire rire et sourire, la critique vient comme par surcroît. Proust à ce titre a été le maître de ce registre.

C'est Jean de la Bruyère qui inaugure le style des « pastiches » à travers ses *Caractères*, ouvrage intitulé aussi « les mœurs de ce siècle » (Arrias qui a tout lu, Cydias modèle du cuisinier, Onuphre sorte de contre-Tartuffe...). Il ne s'agit donc pas seulement d'une critique proprement littéraire, mais aussi d'une critique des mœurs. Mais s'il est un portrait qui joue ce rôle que Proust donne au pastiche, c'est celui de Cydias. Il lui sert en effet d'instrument pour régler une querelle personnelle, et proprement littéraire. Mais ce n'est plus un pastiche, c'est une satire des pédants et des cuisiniers. Où se trouve la frontière ? Les pastiches font rire ou sourire : la satire fait grincer des dents.

Cette place de la littérature dans la vie même a joué un grand rôle : dans les Cénacles où de nouveaux courants se mettaient en place, dans les salons (qui remplacent au fond les cours des rois qui accueillaienit troubadours et ménestrels). Sous des formes diverses, la « littérature » a fait partie de l'existence concrète des hommes, que ce soit sous ses formes populaires (le conte) comme dans les formes développées par les élites. Et à ce titre, le pastiche n'a cessé d'être utilisé comme arme pour égratigner, régler des comptes, et tout simplement pour se venger d'offenses réelles ou imaginaires. Comme ce fut le cas pour La Bruyère, avec Cydias. Particulièrement sensible aux tics stylistiques déformant les discours qu'il brocardait. Comme tous les parodistes, il outre ces travers verbaux et les rend d'autant plus saillants que généralement seules quelques phrases, voire quelques bribes de phrases, voire une expression isolée, lui suffisaient pour camper un personnage de façon saisissante.

C'est très précisément ce que fera Proust avec l'usage des « cuirs », et dans toutes ses descriptions de manières spécifiques de s'exprimer qui font surgir un personnage tout aussi nettement qu'un portrait plus classique.

Les romans des XIX^e et XX^e siècles donnent à la société de l'époque, notamment de la bourgeoisie, une place éminente. Quel que soit le courant auquel ils appartiennent, les romanciers portent sur leur époque et sur leur société un regard critique, parfois cruel. Pourtant le pastiche n'y occupe pas nécessairement une place majeure. Peut-être parce qu'il ne peut épouser toujours la férocité voulue des auteurs, ou requise pour les besoins de la dénonciation.

C'est dans la représentation pastichée des « salons » que l'art de représenter un personnage à partir de ce qu'il dit et de « comment il le dit », comme aussi à travers les relations qui tissent un « milieu littéraire » que la citation de Proust trouve son meilleur accomplissement.

Zola, dans *Thérèse Raquin* décrit les soirées chez Mme Raquin, une mercière. Il montre les Raquin soumis à une routine sans fantaisie, à une vie étouffante. Mais c'est davantage une critique qu'un pastiche et davantage une charge morale qu'une critique littéraire en action. Ou plus exactement, la critique littéraire en action finit étouffée sous la critique morale d'un milieu sans esprit, et de ces « réunions charmantes » où les sujets évoqués sont d'une trivialité d'un ennui mortel.

Henry Céard, romancier naturaliste lui aussi, trace le portrait d'un négociant en vins, M. Trudon, qui se livre tous les soirs aux mêmes lectures sans aucune valeur littéraire.

C'est évidemment Marcel Proust qui a su comme personne mettre en scène des personnages de la bourgeoisie digne du théâtre de Molière ou de *Caractères* de Jean de la Bruyère. C'est ainsi qu'il réinvente Sidonie Verdurin, riche bourgeoise parisienne qui se pique de prétention littéraire et qui fait pendant à la duchesse de Guermantes, Oriane. Il jette ainsi sur cette bourgeoisie prétentieuse un

regard critique sévère, mais d'un humour féroce non dénué d'une certaine malice. Mme Verdurin et ainsi comparée à un perroquet juché sur son perchoir. Tout, dans ces salons prétentieux, n'est qu'apparence, médisance et vide intellectuel.

Le pastiche a ceci de plus précis que la satire, c'est qu'il met en scène des manières de parler, qui sont autant de manière de se comporter. Il s'en empare à des fins précises et fort diverses. Mais entre l'art proustien de mettre en scène un milieu à travers ces formes pastichées et l'art de Zola, il y a un monde. À travers cette contrefaçon du salon des Raquin, Zola décrit un ensemble de circonstances atténuantes, des structures explicatives au crime de Thérèse. Il prépare le lecteur à l'acte central de l'œuvre. Il n'y a rien de tel chez Hugo, colonne puissante, trop puissante pour les subtilités du pastiche, hormis en poésie.

C'est véritablement Proust qui renoue avec l'univers du XVII^e siècle. Il aime non seulement les sociolectes, mais les « idiolectes », comme celui de Françoise et en une certaine manière il réinvente des « caractères », mais dans un œuvre immense, où le pastiche trouve sa place, et anime cette cathédrale romanesque. Il y a chez Proust une totale absence de vie morale. Le pastiche était donc pour lui la forme la plus adaptée à la description des hommes, sans qu'aucune once de critique ne porte sur leurs actions. Ainsi l'écrivain Bergotte qui « *vivait si simplement qu'on ne soupçonnait pas à quel point il était riche, et l'eût-on su qu'on se fût trompé encore, l'ayant cru alors avare, alors que personne ne fut jamais si généreux. Il l'était surtout avec des femmes, des fillettes pour mieux dire, et qui étaient honteuses de recevoir tant pour si peu de chose. Aussi Bergotte se disait-il : "Je dépense plus que des multimillionnaires pour des fillettes, mais les plaisirs ou les déceptions qu'elles me donnent me font écrire un livre qui me rapporte de l'argent"* ».

Peut-être ne saurait-il y avoir pour Proust y avoir d'autre action critique que la critique littéraire ? Ni la morale ni la politique ne semble trouver place dans son œuvre. Seuls comptent l'art, la littérature, le monde sensible réassumé dans une mémoire hyperesthésique dont l'épisode de la petite madeleine constitue l'emblème. Le monde de Proust est celui de la langue, cathédrale dans laquelle se meuvent des personnages singuliers, aux mœurs singulières et d'un égoïsme effrayant, qui tournent autour d'un narrateur qui restitue ce monde aux facettes multiples comme la vie même. Le pastiche n'est plus avec lui un simple travestissement littéraire, il est l'un des moteurs du roman. Il lui ainsi redonné une vie et une vocation renouvelées.

Celles-là mêmes qu'avait inaugurées Jean de la Bruyère.

Proust a donc raison dans sa définition.

Mais elle ne vaut que pour lui.

Les frères taloche : J'ai encore rêvé d'elle

<https://youtu.be/Ttrq4bb7jy4>



C'est un petit peu limite, mais on peut considérer que c'est un pastiche